

ALCOOL ET NOMINATION DANS L'ESPACE INTERCULTUREL SENEGALAIS

Papa Alioune NDAO

Université Cheikh Anta Diop (Sénégal)

Résumé

Cet article tente de reconstituer le champ lexical servant à désigner l'alcool chez les principaux groupes ethniques du Sénégal. En même temps il cherche à mettre en évidence les effets des représentations sociales de ces différents groupes sur la façon de nommer autrui en tant que consommateur (hétéro- désignation) et sur la façon dont les consommateurs se nomment eux-mêmes (auto-désignation).

Mots-clès : Alcool ; bière ; vin ; sénégal ; dénomination ; désignation ; ivresse.

Summary

This paper attempts to piece together the lexical field which is used to designate alcohol in the main ethnic groups within Senegal. What is more, it tries to highlight the effects of social representations of these different groups about what alcohol addicts are called and also how the latter call themselves in a different way.

Keywords : Alcohol; beer; wine; Senegal; denomination; designation; intoxication.

I - INTRODUCTION

L'alcool a marqué la société sénégalaise à double point de vue :

D'abord historiquement et culturellement, par son rôle central dans les pratiques rituelles animistes largement répandues dans la plupart des groupes ethniques constitutifs de la nation.

Ensuite socialement par les mutations qu'ont opérées dans les mœurs la commercialisation et la diffusion intérieure des produits éthyliques durant la période coloniale et à l'ère de la fabrication industrielle des boissons alcoolisées.

Le propos de cet article est de tenter une approche sociolinguistique de la désignation qui se propose :

1) de suivre en diachronie les traces typographiques de l'alcool qui matérialisent socialement et historiquement sa présence dans l'espace sénégalais.

2) de reconstituer le champ lexico sémantique le plus significatif du cadre interculturel de ses dénominations, dans un contexte défini par la multiplicité des ethnies et le pluralisme linguistique.

On sait que les nominations obéissent à des finalités énonciatives et qu'une nomination n'existe qu'en fonction d'autres nominations, en charge d'autres points de vue. La prise en compte de cette réalité passe par l'opportunité d'aborder la question sous l'angle de l'hétéro- désignation (nomination de l'autre) et de l'auto- désignation (nomination de soi), si l'on part du présupposé que les désignations ne sont pas tenues pour de simples étiquettes, mais comme l'expression de prises de position sociales, idéologiques, morales etc. (Siblot, 2000). Cela nous semble encore plus vrai lorsqu'il s'agit de nommer l'alcool, référent on ne peut plus lourdement chargé de ces différentes déterminations, constitutives du système de représentations que consommateurs et non consommateurs ont contribué à construire, déconstruire et reconstruire.

Exception faite des références documentaires, le corpus a été constitué d'unités lexicales et syntagmatiques recueillies sur la base d'enquêtes et d'entretiens faits auprès de populations définies par leur appartenance ethnique et leur compétence linguistique d'une part, par leur qualité de consommateurs ou de non consommateurs d'alcool d'autre part ;

les consommateurs étant le plus souvent interrogés *in situ* (visites rendues aux clients de bars, officiels et clandestins de l'agglomération dakaroise).

II - LES TRADITIONS ETHNIQUES ET SOCIALES EN MATIERE DE FABRICATION ET D'USAGE D'ALCOOL.

Les appellations endogènes de l'alcool, telles que nous les révèlent quelques langues locales, montrent bien que l'usage d'alcool est un fait culturel attesté chez bon nombre de groupes ethniques du Sénégal :

dolo, ji, banjio, bessu (manding), *koop* (sereer saafi), *cesij, maaf* (sereer ndut), *bunuk* vs *bunux* (joola), *mbiit, sing, rof, ngeec, puux* (sereer singadum), *mkaju, poot* (manjak, mankañ). A bien observer les différents signifiants qui précèdent, on constate qu'ils ne décèlent aucune trace de xénismes ni d'emprunts exogènes sur l'ensemble des termes utilisés ; tous les alcools ainsi désignés sont de fabrication locale et l'ancienneté de leur existence nous est rapportée dans les précieux témoignages de l'Abbé Boilat(entre autres auteurs) un des tout premiers missionnaires de la Congrégation du St Esprit au Sénégal et en Gambie, qui faisaient presque figure d'explorateurs de « l'hinterland » sénégalais (nous sommes dans la première moitié du 19^e siècle) sur la vie et les mœurs des populations qu'il croque dans *Esquisses sénégalaises*(1975). Un des aspects culturels constants qu'il note, en abordant la plupart des groupes ethniques visités, est bien l'usage de l'alcool traditionnel.

Décrivant le village de Gandiol (nord du pays, à proximité de St- Louis) par exemple, il signale qu'on y trouve des boutiques où l'on vend des denrées de toutes sortes et que ce village *fournit le vin de palme aux habitants de St- Louis*

Il signale par ailleurs que Sereer et Wolof ont une méthode commune pour recueillir le vin de palme : c'est celle qui consiste à *suspendre leurs gourdes ou leurs cruches à quelques doigts au –dessus de l'incision pour y faire couler la sève. Lorsque la sève a coulé trente ou quarante jours par différentes incisions, ils couvrent de terre grasse les ouvertures du tronc et la place des branches coupées* (Boilat, p. 69).

De Rufisque, ancien comptoir portugais (xv^es) il précise qu'il ne reste plus aucun comptoir à son arrivée. L'activité principale des habitants *est de vendre partout du vin de palme, pendant la bonne saison* (p. 56). Pourtant Rufisque est considéré comme faisant

partie de la zone islamisée du territoire .Et si à quatre lieux seulement de Rufisque est localisé le dernier village wolof qui marque « la limite du mohamétisme », on comprend qu'à cette époque la religion était loin d'avoir eu cet effet modérateur dans les pratiques prohibées par l'islam.

Les notes sur les manding ont retenu notre attention pour la description très précise qu'il fait de la préparation traditionnelle de l'alcool : il localise le fait dans le village de Kadiara, et définit la manière dont les habitants fabriquent la bière de mil : *ils pilent le mil ainsi préparé dans une grandealebasse remplie d'eau, puis ils l'exposent au soleil pendant quatre jours, après lesquels ils en tirent le mil et boivent la bière, qui alors est d'une force extraordinaire* (Boilat, p.272)

De ceux qu'il nomme les « manding du Bambouk », associés aux bambara, on peut retenir l'habileté à préparer le vin de palme, notamment au moment des grandes fêtes ; *le village entier se régale d'excellent kouskous , on invite très souvent les amis les plus éloignés. Alors coulent en abondance les meilleurs vins de palme et le fameux mpouk mandingue. Cette dernière boisson est une liqueur qu'ils préparent avec beaucoup d'art et de soin ; ils font piler du mil dans un mortier, en y mettant une certaine quantité d'eau, ils le laissent fermenter pendant dix jours, après y avoir mêlé du miel ; le dixième jour, ils le transvasent et le filtrent dans un appareil travaillé avec des feuillages de palmiers* (Boilat, p. 418)

A noter que les peuples manding du Sénégal qu'il décrit ici, il les différencie des Manding de la Gambie, peuples déjà plus marqués par l'influence musulmane, ce qui détonne sur leur comportement social : *« ceux (les manding) de Gambie sont très zélés pour la religion de Mohamet et abhorrent les liqueurs fortes ; ils étudient beaucoup l'arabe et écrivent, comme les toucouleurs, des ouvrages destinés à l'éducation de la jeunesse* (p. 427)

Les « Sarakhoullés » sont dépeints avec la même tempérance que celle qui caractérise ce peuple manding, si l'on excepte *quelques incroyables adeptes des liqueurs fermentées* (p. 439)

Ces caractérisations sont également bien conformes aux traits retenus par Niane pour nous dépeindre les différents groupes ethniques qui composent la région du Gabou, au 18^e et 19^e siècles. On retient un usage généralisé de l'alcool dans toutes les couches

REVUE ELECTRONIQUE INTERNATIONALE DE SCIENCES DU LANGAGE

SUDLANGUES

N° 9 - 2008

<http://www.sudlangues.sn/> ISSN :08517215 BP: 5005 Dakar-Fann (Sénégal)

sudlang@refer.sn

Tel : 00 221 548 87 99

]

sociales des Malinké (autre appellation des Manding) : *au Gabou, le plaisir des nobles - nanthio et koring-, était de faire un tour au marché ; ils se rassemblaient sous un arbre, causaient en buvant du vin* (p. 95). Par ailleurs les descriptions qu'il donne des marchés hebdomadaires indiquent bien la place extrêmement importante du vin dans la vie des populations du Gabou . Valentin Fernandez : *Dans le marché hebdomadaire de Cacheu, par ordre du roi, à chaque marchandise il y a une place réservée ; elles ne se mélangent pas ; excepté quand il y a du vin de mompatas, car ce vin se vend dans tous les coins du marché aussi bien que le vin de miel. Les autres vins, cependant, se vendent en des lieux réservés.*(Niane, p. 102) Parlant à la même époque des régions côtières du Gabou, domaine des Baïnouk, Cassanga, Manjak et Balanta , il dit qu'elles étaient riches en vivres et qu'on y trouvait de nombreux vins et encore bien d'autres produits alimentaires. : *on récoltait du vin de palme, de l'huile de palme en abondance, le miel très abondant était l'objet d'un commerce très important.* (Niane, p. 98). Il est intéressant de noter que ces différents peuples du Gabou se sont définis à travers des représentations construites essentiellement autour de leurs relations avec l'alcool. Djibril Tamsir Niane rappelle le sens originel de *Soninké* compris comme le *Malinke qui pratique le culte traditionnel, par conséquent boit du vin et de la bière*. Le terme s'oppose à celui de *Moro*, qui signifie malinké musulman, *c'est à dire celui qui ne boit pas* (Niane, p. 104).

Au Gabou, dans la deuxième moitié du 18^o et surtout au début du 19^o une forte poussée démographique des musulmans ainsi qu'un poids grandissant de leur position sociale et économique expliquèrent leur prétention politique à s'affranchir de l'autorité des « buveurs de vin » (Niane , p.105).

La définition que donne l'Abbé Boilat du vocable wolof « thièdo » s'inscrit dans le même registre de représentations : le mot thièdo est l'opposé de celui de marabout ; il signifie d'abord un homme incrédule, un impie, un homme sans foi ni probité. Mais il signifie également et surtout un groupe de gens, tels qu'il les dépeint, sans croyance aucune, qui s'adonnent à tous les vices, spécialement à la boisson de l'eau- de- vie : *j'ai vu des thièdos passer des journées entières à boire de cette horrible liqueur et tomber ivres morts. Les princes et les grands, en leur qualité de chefs des thièdos, s'adonnent aussi à la boisson.*

A la même époque , les descriptions données concernant les populations wolof, les premières en contact avec les troupes et les populations coloniales, retiennent très peu de références à des termes locaux pour désigner l'alcool. Par exemple en wolof, si l'on excepte le terme *sëng* vs *konkom*, attesté dans le dictionnaire de Diouf (2000), on ne compte pas d'autres appellations que les emprunts au français, au portugais ainsi qu'aux langues des autres groupes ethniques voisins. Est-ce à dire que les traditions de fabrication existant chez les Manding, les Joola, les Sereer, les Manjak et les Mankañ sont ignorées des Wolof ? En tout cas il n'y a pas de trace lexicale originelle en wolof, au moment où il est permis de distinguer entre diverses espèces de vin, de bière ou d'eau-de-vie chez les autres groupes ethniques sénégalais (cf. tableau indicatif des termes traditionnels). Il semble que les Wolof et les Peul aient emprunté l'usage de l'alcool aux autres populations autochtones (vin de palme ou de rônier, bière de mil, diverses eaux-de-vie), avant d'adopter, les premiers, les vins et alcools venus du Portugal d'abord, de France ou d'Angleterre ensuite, durant les phases d'exploration et de colonisation. Dans cette dernière voie ils seront naturellement suivis par les autres populations, au fur et à mesure de la progression de la conquête vers les territoires intérieurs.

En parcourant les textes examinés, de tous les tableaux qui peignent les personnages wolof du XIX^e (Boilat, Niane, Monteil) la plupart des références à l'alcool renvoient à des produits exogènes, si l'on excepte les vocables *konkom* (attesté dans Kobbès, 1923) et *sëung* (attesté également dans Kobbès, 1923, p. 286). Ce dernier mot serait vraisemblablement emprunté à la langue sérère, l'appellation étant constante dans les différents dialectes qui composent cette langue (parlers du Sine et parlers cangin, c'est-à-dire ndutt, saafi ou noon). Les dictionnaires contemporains confirment *sëng*, pendant que *konkom* (vin de palme doux) n'est mentionné que dans le dictionnaire de Diouf, qui le distingue, en termes de degrés, de *sëng* (vin de palme fermenté). En effet on trouve principalement le terme de *sangara* pour désigner de façon générique l'alcool. Difficile de savoir s'il s'agit de bière, de vin ou de liqueur. Cette ambiguïté de désignation observable en langue wolof, est levée chez les autres ethnies qui, en plus du terme générique emprunté par tous (cf. *sangara*), discriminent entre produits de fermentation et ceux de distillation, outre la différenciation qu'elles font entre vin et bière.

III - CLASSEMENT DES BOISSONS ALCOOLISEES ET DESIGNATION ENDOGENE.

Il faut préciser que les boissons alcoolisées sont réparties en trois grands groupes :

1) Les boissons obtenues par fermentation de sucre contenu dans de nombreux produits d'origine végétale (fruits, miel, tubercules, graines) ou animale (lait), sous l'influence de micro-organismes appelés levures. On classe dans cette catégorie le vin (8,5°-17°), la bière (3°-10°), le cidre (3°-10°), l'hydromel obtenu à partir du miel.

2) Les boissons de distillation. Elles sont obtenues après fermentation puis distillation : il s'agit d'une extraction d'alcool pur par évaporation, puis condensation et refroidissement. C'est grâce à ce procédé qu'on obtient des boissons dont la teneur en alcool absolu est très forte. Sont classées dans ce groupe les eaux-de-vie de raisin (cognac, armagnac, 38°-42°), celles de fruit (framboise, poire), celles de graine : gin (40°-50°), whisky ou vodka (47°-53°).

3) Enfin les boissons dites artificielles ou liqueurs. Elles s'obtiennent par le mélange d'alcool à d'autres éléments, notamment des substances aromatiques diverses, toutes ayant entre 25° et 50° d'alcool (Carvalho, 1997).

Les alcools de pays, qui nous occupent plus spécifiquement, peuvent être répartis en trois espèces :

- 1°) les vins (de palme, de ronier, de miel, de cajou) ;
- 2°) les bières (de mil et/ ou de miel) ;
- 3°) les produits de distillation : kaju (à partir de la pomme cajou), kana (à partir de la canne à sucre), sum sum¹, (à partir soit du vin de cajou ou du vin de palme, soit du sucre).

¹ *Sumsum* signifie en joola *c'est bon, bon*. On peut également y lire l'étymon sereer *sum* qui signifie « chaud » : *a suma sum*, voulant dire « c'est chaud, chaud ». Il semble que cette boisson est plus prisée que le vin de palme et les récolteurs de vin auraient même tendance à le préférer à leur propre produit du fait de ses puissants effets psychiques. Interdit, il a été rebaptisé dans l'argot des sereer ndut, Clan Campbell

Voici les tableaux indicatifs des productions traditionnelles et importées d'alcool, notées chez les groupes ethniques principaux du Sénégal, à savoir les groupes wolof, sereer, manding, peul, joola, manjak et mankañ.

LES APPELLATIONS DES ALCOOLS TRADITIONNELS

I – Les vins

Ethnies	Vins de			
	Palmier	Ronier	Cajou	Miel
wolof	Sëng			
Sereer Sine	fu siŋng ngeec	fu rof		sanjo
Sereer ndut	Cesiŋ			
Sereer none, Saafi	Koop			
Manding	Tendolo	banjio		mpuk

Peul				
Joola	bunuk bunux			kakiik sibenk,bitipi
Manjak Mankañ	Poot		nkaju	

II- Les alcools et les bières

Ethnies	Alcool de			Bières de
	Sucre	Canne	Palme	Mil
Wolof				
Sereer Sine				puux
Sereer ndut				maaf, galax
Sereer none, Saafi			kata sum	
Manding				anidolo
Peul				

REVUE ELECTRONIQUE INTERNATIONALE DE SCIENCES DU LANGAGE

SUDLANGUES

N° 9 - 2008

<http://www.sudlangues.sn/> ISSN :08517215 BP: 5005 Dakar-Fann (Sénégal)

sudlang@refer.sn

Tel : 00 221 548 87 99

]

Joola	sum sum			
Manjak Mankañ		kana		

III- Les alcools importés (emprunts)

Ethnies	Alcool			
	Bière	Vin	Eau de vie	Alcool Terme générique
Wolof	Beer	biñ	Sineebar	sangara
Sereer Sine	Beer		Gin	sangara
Sereer ndut	Beer	beeñ		sangara
Sereer none, Saafi	Bee(r)	biñ	Pür	sangara
Manding	tubabu dolo	tubabu gbé	tubabu dolo	dolo

REVUE ELECTRONIQUE INTERNATIONALE DE SCIENCES DU LANGAGE

SUDLANGUES

N° 9 - 2008

<http://www.sudlangues.sn/> ISSN :08517215 BP: 5005 Dakar-Fann (Sénégal)

sudlang@refer.sn

Tel : 00 221 548 87 99

]

Peul	Biyeer			konjam
Joola	Beer	biiñ		bunuk
Manjak Mankañ	u biero	u biiño		

Le wolof se singularise par son indigence terminologique face à la référence éthylique. En effet, hormis *sangara* et *sëng* - ce dernier emprunté au sérère- on ne trouve pas dans cette langue de terme originel pour nommer l'alcool, contrairement aux autres langues qui affichent des lexèmes permettant de désigner de façon différenciée vins et bières traditionnels. On note néanmoins dans l'argot urbain trans ethnique le vocable *mbalo* qui amène à poser la question de son étymologie pulaar. Serait-ce le patronyme d'un vendeur peul : *Mbaalo* ? Ou le salut du client venu s'approvisionner : *mbaale(n) jam* ? Ou un pérégrinisme qui nous viendrait de l'Adamaoua, province traditionnelle peul du Cameroun ? En effet deux termes désignant la bière de mil sont attestés dans le dictionnaire peul de l'agriculture et de la nature de Tourneux et Daïrou : il s'agit des entrées *bibil* et *nbaal*. A défaut d'une racine peul à lui rattacher, le premier pourrait être confronté avec le vocable argotique français *bibine*, vin ou bière de mauvaise qualité (son emploi n'est pas daté). On remarque que seul la langue peule possède le terme générique pour désigner l'alcool (*konjam*). Toutes les autres langues s'alignent sur le wolof pour adopter le vocable *sangara*, à l'exception peut-être des diola et des manding qui font de l'appellation du vin *bunuk* et de la bière *dolo* à la fois des hypéronymes et des hyponymes d'alcool.

Il faut croire que les habitudes des Wolof en matière de boisson ont dû être très tôt influencées par les mœurs des colons, ce qui expliquerait une baisse sensible de l'intérêt porté à la fabrication et à la consommation des produits alcoolisés traditionnels.

En effet, s'attardant à décrire la situation de Gorée vers 1846, après le déclin de la traite, l'Abbé Boilat précise comment le recyclage des activités des insulaires s'est fait progressivement dans le commerce, à la faveur d'un décret gouvernemental qui rendait le port franc. Parmi une longue liste de marchandises établie comme étant celles qui se débitent le mieux, arrivent en deuxième et troisième position après les pagnes et les habits :

2° « la poudre, les plombs, les balles, les fusils, du tabac, de **l'eau de vie** et des barres de fer pour l'intérieur ».

3° « du **bon vin**, des **liqueurs** et de la **bière** pour les habitants » (p. 39).

On le voit bien, il existe une hiérarchisation sociale à laquelle obéit une certaine hiérarchisation des alcools. Tout comme St Louis, Gorée fut peuplée par les habitants de la presque île du Cap-Vert, de Rufisque, de Portudal et de Joal, et les descendants des différents Européens qui l'occupèrent. De là l'origine des mulâtres, dont les hommes prirent le nom d'*habitants* et les femmes celui de *signares*. La population des noirs libres porte le nom de *gourmets*² distincts des noirs captifs. La distribution des alcools tenait donc compte de cette stratification sociale voire raciale.

En outre le notable que Boilat présente comme le chef des *Lébou* était déjà bien habitué à prendre du **vin blanc** à ses repas, à se rafraîchir dans la journée avec de l'**absinthe** et enfin le **cognac** ne lui était pas étranger comme liqueur. (p.43-44).

Mais le breuvage le plus récurrent dans les textes témoins des premières périodes du contact communautaire désigne invariablement *l'eau-de-vie*, dont la très rapide diffusion chez les autres populations de l'intérieur a été à la mesure de ses effets fulgurants. Les récits fortement modalisés de Boilat sur l'activité bachique des populations visitées en dit long sur l'état d'esprit du missionnaire dont le credo repose sur des notions plutôt opposées à celle-là.

En effet, parlant des habitants de Joal, il précise ceci : *il n'y a que deux ports dans le royaume du Sine ; ce sont ces singuliers chrétiens qui y font le commerce, ayant bien soin de proclamer partout, au roi de Sine et à son peuple, que le tabac, le fer, la poudre, l'eau- de- vie et toutes les autres marchandises d'Europe ne peuvent leur venir que par leur intermédiaire.*

² L'origine du terme est à chercher dans l'ancien français « gormet », valet de marchands de vin ; le mot « gourmet » a d'abord désigné un dégustateur expert en vin, jusqu'à la fin du 17°. Il s'est ensuite étendu à l'ensemble de la gastronomie au 18°. Les gourmets du Sénégal, étaient-ils à l'origine des gens du pays qui étaient préposés au travail dans les magasins et les entrepôts de vin ?

Aussi n'est-il pas rare de voir un médiocre buveur de Joal engouffrer son litre d'eau-de-vie comme nos plus fiers ivrognes engouffrent leur litre de vin, boisson que les chrétiens de Joal méprisent comme quelque chose de trop faible et trop doux et à peine bon pour les femmes (p. 108).

Enfin après une observation minutieuse des acteurs, il nous gratifie d'un spectacle digne des meilleures célébrations du culte dionysiaque, à travers deux figures de la société traditionnelle : les guerriers wolof et les femmes sereer :

*Dans le Cayor quand le Demel débouche une **dame-jeanne d'eau de vie**, les principaux thiédos accourent, alléchés par l'odeur ; le roi en verse dans son batou ou gobelet, il boit et partage ce qu'il a à la bouche avec le premier thiédo, celui-ci l'avale et fait semblant d'en faire passer à son voisin, ainsi de suite, de bouche en bouche ; aussitôt ils feignent d'être enivrés par la bonne qualité de la liqueur, font mille compliments à sa Majesté qui, déjà bien échauffée, leur en délivre une bonne portion. Ils vont alors s'installer dans la cour et chanter, en buvant, les hauts faits du Demel et de ses aïeux ; leurs femmes et leurs filles ont aussi leur part **d'eau-de-vie**. (p.309).*

A propos des femmes de Joal, il est permis de faire le rapprochement entre les pratiques ici décrites et celles que l'on prête à certaines populations rurales de Normandie (le calvados ajouté au biberon du petit enfant en pleur, pour le calmer) : *celles-ci ne sont guère plus sobres sur cet article : je dirai même qu'elles sont pires ! Car, bien des fois j'ai vu des mères allaitant leur enfant boire une coupe de cette **détestable liqueur** et en donner à la tendre et innocente créature qui mêlait ce **liquide brûlant** au lait maternel.. Rien ne ressemble plus aux harpies, aux furies de la fable et aux furieuses Baccantes que les femmes de Joal quand elles sont ivres et qu'elles dansent au son de l'infernal tamtam...* (p. 106)

Embrasser la religion musulmane ne signifie pas nécessairement pour la couche aristocratique se départir des traditions bachiques, contrairement à la catégorie sociale composée des paysans qui semblent avoir adhéré plus tôt aux restrictions imposées en la matière par la religion. Celle-ci était pour ces derniers un bon moyen de contourner le pouvoir oppressant des guerriers au profit d'un ralliement au pouvoir protecteur des marabouts qui, même vaincus, ont gagné peu à peu la confiance des milieux ruraux wolof qui n'en pouvaient plus de faire les frais d'une violence guerrière *thièdo* quotidiennement

REVUE ELECTRONIQUE INTERNATIONALE DE SCIENCES DU LANGAGE

SUDLANGUES

N° 9 - 2008

<http://www.sudlangues.sn/> ISSN :08517215 BP: 5005 Dakar-Fann (Sénégal)

sudlang@refer.sn

Tel : 00 221 548 87 99

]

entretenu par l'action de l'alcool. L'aristocratie guerrière a sans doute eu une lecture appropriée de cette donne sociale, et la conversion de ses chefs à l'islam participerait de la stratégie mise en œuvre pour éviter qu'un fossé ne se creuse les séparant des masses qu'ils avaient soumises. Cette position est illustrée par la figure du prince wolof (le Bourba Djiolof) que met en scène Monteil dans la capitale du royaume du Djiolof. Yang Yang :

*Quand parvenu dans l'enclos Alboury lève les bras, un véritable déchaînement de tamtams, de chants, de danses et de fusillade l'entoure... La durée de la prière dépend de son inspiration... Son culte n'est qu'à lui. Nul n'est dupe mais nul ne sourit ; c'est une révolution pacifique. Au repas, les **dames-jeannes de vin** arrivent de Saint-Louis. (p. 624)*

Un autre témoignage qui rend compte d'un exemple fort édifiant sur les pratiques les plus courantes en matière de « civilités » et de transactions entre autorités coloniales et pouvoirs autochtones : il s'agit d'un extrait du traité d'alliance et de commerce, conclu par le gouverneur de Repentigny en 1783 :

*Le roi, pour donner les marques de son estime et de ses dispositions favorables, fera passer, tous les premiers de l'an, un témoignage de son amitié et de la sincérité de ses dispositions pour le roi Sandéné, les princes et libres notables de ses Etats, qui consistera en cent vingt barres, en **eau de vie**, guinées, fusils, fer, laine, quatre onces de corail, quatre onces d'ambre, poudre, balles et pierres à fusils (Cornevin, 1976, p. 180).*

On en conclut que, qu'il s'agisse de la cour du Cayor, du Djolof ou du Saloum, les conversions annoncées, ainsi que la présence remarquable de marabouts dans les cours royales, ne constituent en rien un obstacle à l'usage privilégié de l'alcool, particulièrement l'eau de vie, fournie en priorité (elle est citée ici en deuxième position).

IV - VALEURS ET FONCTIONS DE LA NOMINATION

Dans l'optique tracée par Siblot (1999b), on convient que loin d'être objective, toute nomination projette un agir et augmente notre action sur le monde. C'est pourquoi la nomination est non seulement constitution d'identité de l'objet nommé, mais aussi constitution de soi. Dénommer l'autre, c'est avant tout se dénommer soi-même dans le flux, reflux d'éloignement ou de rapprochement des protagonistes de l'échange verbal. Le

grand nombre de termes pour désigner cet autre qu'est le « buveur » est à attribuer à ceux qui ne « boivent » pas. On pourrait les répartir en deux catégories essentielles : la stigmatisation et l'euphémisation, qui participent ici du processus de l'**hétéro-désignation**.

L'euphémisation

On la définit comme aussi vieille que le langage et les substitutions de dénomination sont une pratique courante, voire universelle.

Elle renvoie à l'édulcoration des mots destinés à la catégorisation des autres. Il apparaît en effet que la catégorisation de l'autre peut parfois se présenter comme une initiative délicate « en raison des enjeux sociaux, explicites ou non, qu'elle véhicule », surtout lorsque cette catégorisation est par trop excluante, par trop négativement marquée ou vécue ; ce qui semble être le cas des sujets ayant quelques liens avec l'alcool, dans des contextes socioculturels fortement inhibiteurs.

On peut même dire que la façon dont les langues désignent l'alcool l'occulte, le masque, sous la forme d'une invisibilité linguistique formelle. Dans *les mots du vin et de l'ivresse* il est souligné que bien que la diététique ancienne l'ait classé comme chaud et sec, les expressions de la soif et du boire font du vin l'élément humide par excellence et la boisson par définition, puisque boire et être porté sur la boisson ne se disent pas des buveurs d'eau ; il n'y a que l'eau qui mérite d'être précisé lorsqu'on veut boire. Boire tout court sous-entend toujours l'alcool et les mots des différentes langues illustrent bien ce fait :

Dafaay naan ⊕(wolof) = il boit (de l'alcool)

Kaate yera : (sereer siin) = il boit (de l'alcool)

Xaya anne (sereer saafi) = il boit (de l'alcool)

A ka mine (manding) = il boit (de l'alcool)

Bo yera (pulaar) = il boit (de l'alcool)

U ndaan (mankañ) = il boit (de l'alcool)

Mandaan (manjak) = il boit (de l'alcool)

On retrouve cette valeur constante du *designatum* dans toutes les variétés en usage localement et qui confirme cette tendance universalisante du traitement de l'action

REVUE ELECTRONIQUE INTERNATIONALE DE SCIENCES DU LANGAGE

SUDLANGUES

N° 9 - 2008

<http://www.sudlangues.sn/> ISSN :08517215 BP: 5005 Dakar-Fann (Sénégal)

sudlang@refer.sn

Tel : 00 221 548 87 99

]

de boire de l'alcool, réduit à l'action de boire tout court. On verra plus loin ce que les buveurs pensent également de l'eau.

L'auto-désignation ou les éléments constitutifs d'un argot des buveurs.

Quand la majorité parle de la minorité nous sommes renseignés plus sur la majorité que sur cette minorité. Il faut donc que la minorité puisse se désigner et permettre ainsi à l'autre instance nommante de se distinguer en se classant, de construire un contre discours dans une dynamique d'auto désignation valorisante le plus souvent, qui reprend le stigmatisme en inversant les pôles de la signification, ou en organisant les paradigmes d'une altérité reformulée avec ses mots. La différence minoritaire se dit avec aisance dans sa spécificité linguistique, spatiale ou temporelle, à travers laquelle nous relevons toutes les caractéristiques du lecte argotique, aux finalités crypto-ludiques.

La dimension cryptique de l'auto-désignation

L'on s'accorde à dire que les mots ne sont pas utilisés seulement pour transmettre un message, informer d'un fait, faire éprouver un sentiment, exprimer une pensée. Ils sont aussi faits pour empêcher de communiquer, pour brouiller les pistes, pour interposer un écran de bruit bavard entre les êtres. Il existe des mots pour cacher des maux, des noms pour cacher des « non ». Sous le troc des mots il y a donc des trafics de sens.

Les mots de l'alcool sont énoncés sous le mode métaphorique, avec des procédés variables mais essentiellement tropiques :

Masquage par re-désignation partielle ou totale, ou brouillage chromatique

Le *cocktail* que se fait le buveur a pour finalité de masquer tout simplement la composante primordiale du breuvage, afin de le mettre à l'abri des regards indiscrets. En mixant le produit on aboutit à son altération visuelle, ce qui autorise à boire un peu plus sereinement, oserions-nous dire, dans un contexte de forte censure sociale. Ainsi le *whisky* est dilué dans du coca-cola et perd sa coloration jaune originelle. Le *gin* se confond avec le *soda* qui contribue à lui donner une texture plus aqueuse, (il prend ainsi moins l'apparence de liqueur) Il est permis dans ce cas de prétendre que l'on boit du coca, ou du soda, comme la majorité des consommateurs qui n'y verront que du coca ou du soda.

REVUE ELECTRONIQUE INTERNATIONALE DE SCIENCES DU LANGAGE

SUDLANGUES

N° 9 - 2008

<http://www.sudlangues.sn/> ISSN :08517215 BP: 5005 Dakar-Fann (Sénégal)

sudlang@refer.sn

Tel : 00 221 548 87 99

]

Le *vin* est désigné par le *bissap*, par analogie à la couleur presque identique des deux boissons. La seconde étant un jus de fleur d'oseille locale, très répandu dans tous les milieux sociaux. L'argot des plus jeunes buveurs mentionne l'expression *deretu xaj* : « du sang de chien », sans qu'on puisse expliciter le choix de cet animal en lieu et place de tout autre.

Le procédé de re-catégorisation.

Il fait passer le référent d'objet ou d'acte concret à une association subjective d'idées, relativement distante de la proximité sémantique attendue.

Ainsi on relève en langues manjak et mankañ les expressions suivantes d'une métaphore académique du boire :

manjak : *katoos ka wek* : je vais à la grande maison, je vais à l'école.

Mankañ : - *ndia school* : je vais à la grande école, à l'université

- *wuleen ka feuille ka bik*: je vais chercher une feuille et un stylo.

Autrement dit, boire est une affaire de grands, d'initiés. Cela s'apprend ou se pratique à l'école, lieu qui symbolise, à l'image de toute initiation en Afrique une dimension quelque peu secrète, ésotérique même ; et toute référence à ce qui s'y passe doit être encodé de façon cryptée au contraire du savoir partagé.

Dans le même ordre d'idées, les Peul et les Wolof vont sacraliser le travail, en privilégiant la corvée du lait, qu'on va aller chercher au campement du troupeau, ou celle de l'eau qu'on va chercher au puits, et en y allant de préférence l'après midi ou le soir :

*sippoydi*³ : je vais chercher le lait, du lait.

kirndoyoden : allons au travail

ma nguiy rooti : je vais chercher de l'eau au puits

ou bien encore *ñu gont* : allons au travail

L'invite à aller prendre un verre :

toj kaas, door pot . .

L'image prédominante est bien indiquée par le sémantisme des vocables utilisés en wolof pour l'invite à la consommation : elle donne à qualifier des actions énergiques,

³ De la base verbale, *sippa* : vendre ou acheter du lait au détail. Par extension sémantique : acheter toute autre denrée alimentaire ; Galina Zoubko, 1996, *Dictionnaire peul-français*, National Museum of Ethnology, Osaka, p. 436.

une gestuelle fort musclée, puisque l'idée est formulée en termes de « casser des verres » (*toj kaas*) ou « faire résonner des pots » (*door pot*). On peut penser également que la lucidité venant rapidement à faire défaut, les gestes peuvent être bien moins précis, qui entraînent inmanquablement des verres brisés. Ceci n'a-t-il pas donné naissance à l'expression *rajaxe kcaas yi* : litt. renverser tous les verres ; le sens recherché étant « susciter la gêne ou le scandale par des propos fracassants ou trop directs » ; propos de celui qui a bu et qui est enclin à dire les choses sans ménagement, à oser dire les vérités qui ne sont pas toujours bonnes à dire. Ne dit-on pas que *in vino veritas* ? On pourrait faire aussi le rapprochement avec la langue manjak de l'expression *door pot*, où *pot* serait une reprise du terme *poot* qui signifie alcool ; ce qui donnerait le sens de « payer un verre de vin », dans les bars clandestins des villes, originellement tenus par des membres de la communauté manjak.

Auto-désignation et euphémisme

Il s'agit ici de tenter d'édulcorer la conceptualisation de l'acte, lui donner un cachet linguistique moins âpre, mieux enrobé, il faut parvenir à nommer l'innommable : les enquêtes menées nous conduisent à constater, en attendant de pouvoir le vérifier par d'autres, que les stratégies d'édulcoration sont plus notables dans les corpus de référents wolof que dans ceux des autres groupes. Est-ce à dire que le contrôle social et moral y est plus prégnant ? Que les tabous sur l'alcool y sont plus puissants ? Il faut croire que oui.

Moss, goûter ; pour dire boire

Dafaay jifandikoo loolu : il utilise la chose.

Dinaay galaxndiku : il se rince la bouche.

Fonk na ndox mi nak : il aime bien l'eau.

Dafay jël : il prend.

Dafay sopeeku, il change de personnalité.

Voici un texte à vocation poétique, représentatif du genre populaire communément appelé *Kañu* (et qui traduit en mots l'action d'autostimulation du lutteur, son conditionnement physiologique ou psychosomatique, avant l'épreuve)

Jongomaa ma yafal

Dima may ndox ca ndaala maay naan

REVUE ELECTRONIQUE INTERNATIONALE DE SCIENCES DU LANGAGE

SUDLANGUES

N° 9 - 2008

<http://www.sudlangues.sn/> ISSN :08517215 BP: 5005 Dakar-Fann (Sénégal)

sudlang@refer.sn

Tel : 00 221 548 87 99

]

Fuma galaxndiku tuur

Ndaw lu fa jaar doo yooy

Traduction :

J'ai été nourri, gavé par une « Jongoma » (approximativement égérie, dulcinée)

Qui m'offrait à boire la fameuse eau du canari

Tout jeune homme qui aura la chance de marcher

A l'endroit où j'ai recraché ce avec quoi je me suis rincé la bouche

Ne sera sûrement pas un gringalet.

Dans le jeu on retrouve l'usage du vocable *galaxndiku*, pour signifier le défi d'autrui qu'on relève:

Fi nga naanee laa galaxndikoo : parole proférée à l'endroit de celui qui pense, qui croit avoir l'ascendant sur vous et que vous rappelez à l'ordre en lui signifiant que *vous avez bu à la même source, à la même eau.*

L'alcool prohibé dans une société fortement islamisée, s'oppose, comme boisson marquée, à diverses boissons, le plus souvent gazeuses, de la famille des sodas ; leur usage socialement bien répandu, s'oppose à celui de l'alcool, qui, sans être marginal (loin s'en faut)⁴, est cependant contraint à la marginalité, à l'espace clos, à plus ou moins de discrétion.

On voit bien à travers les métaphores aqueuses ou chromatiques que la volonté de cryptage des mots et des messages est à la dimension du contrôle social exercé sur l'activité du boire :

Njar désigne tout produit liquide coupé avec de l'eau ; on l'utilise communément pour rendre le lait caillé plus fluide, plus léger et donc plus digeste. Dans *njarum lambaay*, la localité de *Lambay* était sans doute réputée par ses activités clandestines autour de l'alcool. A l'origine, dit-on, on ajoutait du *ricklès* au lait caillé pour user de cette eau –devie ; par extension sémantique l'expression a fini par désigner dans une seconde phase de cryptage, l'alcool dans son acception générique. *Lambaay* a ainsi contribué à la renommée de ce breuvage chez les initiés de l'activité éthylique.

⁴ Une enquête conduite en 1997 à la SOBOA (Société des Brasseries de l'Ouest Africain) révèle que les recettes de la bière représentent près de 40% de la recette totale de la société. A cette époque sur 300 employés, 105 travaillaient dans le secteur de la bière. On comptait 500 distributeurs et 12000 points de vente à travers tout le Sénégal (Carvalho, 1997, p. 7).

Limonade kaki : parler ainsi, nommer la « déviance » par l'unité paradigmaticque de la normalité « limonade » c'est tout l'art de désigner sans indexer (litt. montrer du doigt) ; car comme on vient de le voir, la limonade symbolise la *bonne* boisson, celle qui est valorisée socialement. Quand on reçoit un ou des hôtes, la convenance hospitalière impose qu'on aille leur chercher de la limonade chez l'épicier ou le boutiquier. Substituer limonade à alcool constitue une opération lexico sémantique réussie puisque l'indicateur de signifiante n'apparaît que très vaguement dans la détermination, et laisse au substantif le loisir de faire illusion sur l'authenticité du référent premier. On prête enfin aux femmes un usage très prononcé de ce breuvage ; elles seraient même à l'origine du cryptage qu'on situe dans les années 1953-1954.

Les métaphores chromatiques participent de la même stratégie de cryptage et de brouillage des référents. Ainsi les dénominations métaphoriques suivantes en pulaar et en wolof :

pulaar : *kalubam* ; wolof : *sebet* ; les deux vocables désignent le *pastis* chez les initiés. Le rapprochement est fait avec la couleur que prend l'eau qui a servi à rincer le riz, et qui ressemble à s'y méprendre à la liqueur désignée.

Il faudrait peut-être ranger dans cette même rubrique la métaphore aqueuse du milieu, qui établit une figure plus qu'osée, blasphématoire et qui renvoie au liquide précieux que les pèlerins rapportent souvent d'Arabie : *ndoxum zam zam* (eau bénite, quelque peu laiteuse, des lieux saints musulmans.)

L'expression pulaar *kosam mbaroodi* (lait de lionne) relève du même procédé, mais il convient peut-être de la ranger dans la catégorie des expressions caractéristiques de la stigmatisation.

Il n'y a pas que les *hal pulaaren* (locuteurs de la langue peul) à filer la métaphore « lactée » ; on la retrouve dans les chansons épiques qui évoquent le village de Saaraba, localité mythique qui n'existe que comme espace fictif dans l'imaginaire des guerriers de retour de campagne. Il symbolise tout lieu capable de prendre en charge leurs désirs de réjouissance. D'où le rappel en termes allusifs de ce dont on peut disposer à Saaraba :

keke banaje : lait ne manque pas

muso banaje : femme ne manque pas

Le lait est naturellement mis pour l'alcool.

On est forcé de reconnaître également la pertinence de la toponymie dans la symbolique bachique, dionysiaque locale. A l'instar de Lambaye et de l'utopique Saaraba, signalons les noms de quelques lieux traditionnellement et étroitement associés aux réjouissances bachiques : c'est le cas, dit-on, de la ville de Mbacké, de Ngaay Mékhé, du village de Madina Sabax et de la localité périurbaine de Mbao, dans la grande banlieue de Dakar (à l'origine, *gisumala Mbao*, signifierait : « je ne t'ai pas vu aux réjouissances ») Certaines fonctionnent comme espaces décentralisés des activités qui ne sont pas « recevables » dans les villes religieuses *intra muros* (Mbacké vis-à-vis de Touba, Mekhé vis-à-vis de Tiwawon). Signalons enfin qu'il existe dans la région du Sine Saloum, un lieu dit sereer, Yer waago, et qui signifie littéralement, « qu'est-ce que tu bois !! »

Hétéro - désignation et stigmatisation

La stigmatisation :

Elle donne naissance elle aussi à des usages, le plus souvent métaphoriques qui n'émargent qu'exceptionnellement au registre du mélioratif.

Ainsi la « mauvaise eau » est bien nommée en langue pulaar, puisqu'on trouve au moins trois façons de l'exprimer chez ceux qui sont « hors du coup » !

Le Peul distingue en effet « la bonne eau », « l'eau fine » *cawdam* (qui peut qualifier l'alcool) de la mauvaise eau.

Le syntagme qui reproduit littéralement « la mauvaise eau » *ndyam mbondam*.

L'alcool est également désigné par des mots comme :

- *dijje*, pluriel de *ndyam*, et qui traduit « les mauvaises eaux » ; il est de la même base que *dijitere*, la saleté, l'eau souillée ; l'expression *ndyam jabbe* : « l'eau de tamarin », rend l'idée de goût âpre, amer (contraire d'agréable) qu'en ont les non consommateurs.

-L' emprunt à la langue manding : *dolo*

A la différence du wolof, le terme générique non emprunté existe sous le vocable *konjam*, alcool.

Enfin on nomme l'ivrogne : *o ko jaroo* vs *ko jaroo cawdam* , ainsi que l'état d'ébriété : *ko jardu*, *ko mandildu* (emprunt au wolof *mandi* ?)

Le wolof

Comme nous l'avons signifié plus haut, la langue wolof offre très peu de lexies destinées à mettre en mots l'alcool :

On compte comme en pulaar la référence à la mauvaise eau : *ndox mu bon mi*, *ndox mu haram mi* (emprunt à l'arabe : *ce qui est interdit*)

Sangara : terme de l'hétéro-désignation que le wolof est sans doute le premier à emprunter au portugais⁵, avant que sa diffusion ne se fasse dans presque tous les parlers du pays.

Et pour désigner l'alcoolique : le wolof dira *sulaar la* emprunt au français « soûlard », ou *mandikat*

Mais c'est surtout dans la **désignation de l'état d'ivresse** que le champ lexical se distingue un peu plus :

Dafa mandi, dafaay tang (il se chauffe, il carbure)

Mu ngi jolu be fees (il lève le coude facilement)

Mu ngi naan beey jayaxu (il est soûl à tituber)

Mu ngi duy be fees (il est plein)

Mu ngi naa be mënatul xipi (il a les paupières lourdes)

Kii du xipi (il picole tout le temps)

Mu ngi tooy xep (il est complètement humidifié)

Mu ngui fees dell (il est complètement plein)

Mu ngi mandi be ne qanj

Mu ngi mandi be ne durr

Mu ngi mandi be ne zuy

Mu ngui mandi be ne taras

Mu nga ca tabalaay Meïssa

On retrouve constamment des expressions qui véhiculent l'idée de faire le plein et celle de l'humidification. Toutes deux ont vocation universelle, si l'on songe aux

⁵ *Sangara* est un emprunt au portugais « sangria » ? À l'espagnol sangre ? Les deux étymologies renvoient à la couleur du sang. Le mot désigne dans les deux langues une boisson faite de vin rouge sucré dans lequel ont macéré des morceaux d'orange et d'autres fruits, cf. Olivio de Carvalho, *Dictionario de Português-francês*, 1981, Porto.

expressions françaises telles que « plein comme une outre ou une barrique », ou l'humidité comme métaphore qui fait dire à Héraclite que l'ivrogne titube sans savoir où il va parce que son âme est humide. Les *bien yvres* de Rabelais aspirent, quant à eux, à cette humidité vitale : « *si je ne boy, je suys à sec, me voila mort ; mon ame s'en fuyra en quelque grenoillere. En sec, jamais l'ame ne habite* (Châtelain- Courtois, 1998, p. 176). Dans les perceptions à valeur ironique des buveurs en direction des non buveurs et pour nous en tenir à la métaphore aqueuse, on pourra retenir l'habitude (qu'on situe dans l'argot des jeunes buveurs des années 70) de se moquer des « *innocents* », de ceux qui ne sont pas des « *guerriers* » parce qu'ils ne savent boire que de l'eau, par opposition aux boissons dures, ce qui justifie leur catégorisation dans l'ordre des *batraciens* (de moins en moins usité)

Les expressions *da fa preksione*, *jap na preksion* : « il est soûl » où la base *preksion* est une réfection du mot français « pression », dans la « bière pression ». Est-ce originellement une référence à la bière pression, ou une allusion à la « pression » à laquelle serait soumise la tête, l'esprit du buveur ?

Yaa ngi xeeñ tubab (litt. « tu sens l'Européen », pour dire : « tu sens l'alcool ») : une image qui découle sans doute de l'époque coloniale et qui qualifie le colon alcoolique, à moins que cela ne fasse simplement référence à l'association faite entre « alcool » et produit venant de chez les Européens.

Toutefois il faudrait souligner l'ambivalence de la catégorisation que nous avons suggérée ici. Car les termes de l'hétéro désignation-stigmatisation peuvent servir également à caractériser l'auto- désignation par procédé d'appropriation, ou de réappropriation du stigmaté. C'est pourquoi la plupart des termes et expressions qui précèdent, selon le contexte d'énonciation, peuvent avoir une connotation de sympathie, de complicité, de convivialité, dans un cadre intragroupal (entre buveurs) ou des relents de réprobation, d'indignation, dans un cadre exogroupal (venant des non buveurs).

COMMENT NOMME T-ON LES PALIERS DE L'IVRESSE ?

Il est permis d'identifier une sorte de gradation dans l'état qui distingue entre celui qui *a bu* et celui qui est *soûl* : en wolof *naan*, le premier niveau, suivi de *mandi*

REVUE ELECTRONIQUE INTERNATIONALE DE SCIENCES DU LANGAGE

SUDLANGUES

N° 9 - 2008

<http://www.sudlangues.sn/> ISSN :08517215 BP: 5005 Dakar-Fann (Sénégal)

sudlang@refer.sn

Tel : 00 221 548 87 99

]

qui indique le plein, suivi du trop plein, *taras, dur*. Les nombreux intensifs disponibles en wolof permettent de désigner à volonté l'excès que l'on veut mettre en scène de façon ironique le plus souvent, mais du côté des buveurs de façon humoristique, par effet d'autodérision.

Venant en revanche des compagnons de bouteille, les appréciations sont nettement plus professionnelles et mettent l'accent sur les différents états d'esprit, plutôt que sur l'état d'ébriété que surveille et évalue non sans arrière pensée stigmatisante le non buveur. C'est ainsi qu'on relève ces différentes phases :

Ma ngi neexle, *ma ngi cuqale*, (mi-gai,), *saf* (gai), *daanu na* (il est k.o, il est tombé)

La langue manding distingue elle aussi trois niveaux reconnus facilement par tous les informateurs :

Ibe siraring : il est bien

In sirata : il est soûl

Ibe jo kono : il est mort, ivre mort

En manjak on précise en disant :

Na dan : il est bien

na ku : il est soûl

na catt : il est mort

Pour les mêmes stades, les **mankañ** distinguent entre *nadaan* et *nakujj*, *na catt*

En langue joola

Les trois stades sont également précisés. :

- *lajajak* : il est bien
- *la kelikeli* : il est soûl
- *la keeket* : il est mort, ivre mort

En langue sereer :singandum

- *a safasaf* : il est bien
- *a wayaway* : il est caillé comme le lait
- *a ñamanañam* : il a été « mangé » par l'alcool

En langue sereer : cangin

-di saffe : il est bien

-*d imanite* : il est ivre ; forme euphémisante : *di piite faani* : il a « ramassé son corps » ;

- *di hulte* : il est mort, ivre mort

Joola, sereer, manjak, mankañ, manding présentent la particularité d'aller au-delà de l'acte de boire, et d'oser l'hyperbole extrême. Est-ce propre à ceux qui à la fois produisent et consomment suivant une longue tradition? En tout cas ces figures sont absentes en wolof et en langue pular. Boire à l'excès est déshonorant, il faudrait l'éviter, cela ne peut se concevoir chez les membres des ethnies dans l'univers culturel desquelles la production et la consommation d'alcool sont intégrées. En effet l'usage de l'alcool dans ces groupes a des fonctions multiples parmi lesquelles des significations culturelles. Il occupe par conséquent une place centrale dans la vie des populations. Le vin de palme par exemple, en milieu joola, sereer, à travers notamment les libations, représente un élément de choix pour établir les rapports d'échange entre le monde humain et le monde supra-humain : ancêtres sacrifiés, génies tutélaires etc. Bien des cérémonies et des rituels (cérémonie du bois sacré, rituel de fécondité agraire, baptême de femme stérile), ne peuvent faire l'économie de son usage (Ndiaye, p. 19). Traditionnellement, en milieu sereer, suivant l'opinion de plusieurs membres des différentes composantes communautaires, lorsqu'on invite quelqu'un à boire, il est fort à parier qu'il posera la question « *xa xewu yee ?* », voire « *xan xewdu ?* » : en l'honneur de quel événement ? Qui fête quoi ? Faire acte de démesure dans la consommation d'alcool, dans un contexte de forte portée symbolique de la denrée, équivaldrait à la destruction extrême : la mort. C'est le sens qu'on pourrait donner à de tels emplois hyperboliques. Les données ont naturellement changé, aujourd'hui : l'acte de boire est devenu aussi un acte individuel ; sa dimension collective n'entre en ligne de compte que dans le cadre d'un rituel social de stricte convivialité et non plus religieux, avec le recul de l'animisme ; mais aussi avec le recul d'un contrôle social traditionnel sur l'alcool on ne peut plus perceptible à travers les deux figures de la déchéance humaine, ironiquement transposées dans les appellatifs servant à nommer le couple « d'alcooliques » en sereer : ***Bukar puuxam*** et ***Koumba sanjan*** ; on reconnaît aisément les termes *puux* et *sanjo* (signalés au tableau n° 1), variétés de bière et de vin en pays sereer. On peut penser à la figure du Père Pinard, personnification de l'ivrogne dans le référentiel culturel français. (Châtelin-Courtois, p.

REVUE ELECTRONIQUE INTERNATIONALE DE SCIENCES DU LANGAGE

SUDLANGUES

N° 9 - 2008

<http://www.sudlangues.sn/> ISSN :08517215 BP: 5005 Dakar-Fann (Sénégal)

sudlang@refer.sn

Tel : 00 221 548 87 99

]

220). La réprobation de l'excès, on la trouve également inscrite socialement à travers le témoignage des formules parémiques dont un exemple est donné par le Père Crétois en guise d'illustration de l'entrée du vocable *puux* dans son dictionnaire : *etna xucoox o tokor-of, maykiro puux* : « être circoncis avant ton oncle maternel ne te donnera pas plus de bière ».

De la caractérisation du vin, les Joola distinguent plusieurs phases dans la maturation et présentent ainsi un dispositif lexico sémantique propre à un savoir œnologique. C'est ainsi qu'ils apprécient le vin, à travers ces appellations, selon qu'il a des aspérités, qu'il possède de la souplesse ou est aqueux, ou qu'il a de l'ardeur :

Le *bunuk baleelie*

Le *bunuk bal_o aal_o e*

Le (*bunuk*) *buluuk*

Le (*bunuk*) *buleep*, traduirait quant à lui, **la lie**, communément réservée aux nouveaux mariés.

On note par ailleurs en sereer l'existence d'une unité traditionnelle de mesure de l'alcool, dénommée *o soot*, qui donne une quantité de base à prix abordable. Et puisque nous sommes dans la nomination, signalons le fait admis chez les spécialistes que la connaissance du vin commence par celle de ses noms. Alors que l'ivrogne sombre dans l'indifférenciation en perdant son identité, et qu'il boit du vin, anonyme pour ne pas dire innommable, le connaisseur savoure un vin, toujours singulier, et doté d'un nom. C'est que la nomination témoigne à la fois d'une jouissance et d'une maîtrise : elle suppose la capacité de reconnaître des différences, d'établir des distinctions dans l'ensemble confus du vin en général ; elle implique donc un raffinement du plaisir des sens, indissociable de leur contrôle (Châtelain- Courtois, p.14). Il en est ainsi chez les Joola, mais aussi chez les groupes ethniques de l'espace *gabounke* et les sereer qui présentent la particularité de posséder une culture traditionnelle du vin.

CONCLUSION

On peut retenir par ce rapide survol du fond lexical de la désignation de l'alcool au Sénégal :

- que là où la présence de l'alcool est culturellement impliquée et culturellement admise, la nomination se traduit plutôt par l'association étroite du signifiant et du signifié, en somme une assimilation des mots aux objets qu'ils désignent (cas des groupes joola, sereer, manding en partie), avec une variété d'items qui traduit la richesse en référents. Nous sommes dans l'univers de la nomination littérale.

- qu'il en va autrement, en revanche, au sein des groupes plus spécifiquement marqués par la censure sociale et l'interdit religieux. Il s'agit de groupes traditionnellement très peu impliqués dans la production et l'usage symbolique de l'alcool. C'est le cas des groupes wolof, toucouleur, peul et manding en partie. Les ressources métaphoriques et métonymiques y sont bruyamment mises à profit pour bousculer les limites du « ne pas dire » en disant autrement « l'interdit » ou « l'innommable ». C'est en cela qu'ils cultivent à satiété la nomination tropique, puisqu'il n'est pas toujours permis d'appeler **ces choses là** comme leurs noms l'indiquent ! C'est pourquoi ils constituent la catégorie dominante à la fois de l'hétéro-désignation stigmatisante vs euphémisante et de l'auto-désignation cryptique.

BIBLIOGRAPHIE

Boilat Abbé David (1984). *Esquisses Sénégalaises*. Paris : Karthala.

Seydou Christian (1998). *Dictionnaire pluridialectal des racines verbales peules*. Paris : Karthala

Courtois Martine-Chatelain (1998). *Les mots du vin et de l'ivresse*. Belin

Carvalho René J. P. A. (1997). *Etude des boissons alcoolisées artisanales dans le Mof Avi*, Thèse de Doctorat de Pharmacie (n° 95) Faculté de Médecine, de Pharmacie et d'Odontologie-Stomatologie, Université Cheikh Anta Diop, Dakar.

Cornevin Robert (1976). « Canadiens au Sénégal au Siècle des Lumières ». In *Hommage à Léopold Sédar Senghor, homme de culture*. Paris : Présence Africaine, pp. 164-188.

Crétois, Rev. Père Léonce (1966). *Dictionnaire sereer – français*. CLAD, les langues africaines au Sénégal (Ad Instar manuscriti), n° 48, Tome 5, p. 299.

REVUE ELECTRONIQUE INTERNATIONALE DE SCIENCES DU LANGAGE
SUDLANGUES

N° 9 - 2008

<http://www.sudlangues.sn/> ISSN :08517215 BP: 5005 Dakar-Fann (Sénégal)
sudlang@refer.sn Tel : 00 221 548 87 99

]

- De Carvalho Olivio (1981). *Dicionario de Português- Francês*. Porto Editora,
- Daïrou Yaya et Tourneux Henry (1998). *Dictionnaire peul de l'agriculture et de la nature*. Paris : Karthala, CTA- CIRAD
- Diouf Jean Léopold (2000). *Dictionnaire wolof français français wolof*. Institut for Study of Language and Cultures of Asia and Africa (ILCA), Tokyo University of Foreign Studies
- Escohotado Antonio (1995). *l'ivresse dans l'histoire*, traduit de l'espagnol par Abel Gerschenfeld, Editions de l'Esprit frappeur
- Fall Aram (1987). *Dictionnaire wolof français*. Paris : Karthala
- Faidherbe P. L. *Etude sur la langue këguem ou sérère sine*, extrait de l'Annuaire du Sénégal et dépendances pour l'année 1865, St Louis(Sénégal), Imprimerie du gouvernement, pp. 173-242.
- Kobbès R. P. O. (1923). *Dictionnaire volof- français*. Mission Catholique Dakar, Sénégal.
- Manessy Gabriel et Sauvageot Serge (1963). *Wolof et sérère, Publications de la Section de langues et de littérature, Etude de phonétique et de grammaire descriptive*, Faculté des Lettres et Sciences Humaines, Université de Dakar.
- Monteil Vincent (1966) « Le Dyolof et Alboury N'diaye ». In *Bulletin de l'IFAN*, n° 34, tome XXV111, IFAN, Dakar Fann, pp. 593-635.
- Monteil Vincent (1980). *L'islam noir*. Paris : Editions du Seuil
- Ndiaye A. Raphaël (1986). *La place de la femme dans les rites au Sénégal*. Collection Traditions orales.
- Niane Djibril Tamsir (1989). *Histoire des Mandingues de l'Ouest*. Paris : Karthala - ARSAN.
- Siblot Paul (1999). « De l'un à l'autre. Dialectique et dialogisme de la nomination identitaire ». In *L'autre en discours*, Jacques Bres, Régine delamotte-Legrand, Façoise madray- Lesigne, Paul Siblot (Editeurs), pp. 27-43.
- Siblot Paul (2000). « Appeler les choses par leur nom ». In *Noms et Re- noms : problématiques du nom, de la nomination et des renominations*, Ss la Dir. De Salih Akin, collection Dyalang, PUR, CNRS.